

CPGE 2023-24 - Cours - Le thème : Faire croire -

A. Lachaume, d'après une trame empruntée à Raïssa Maillard, manuel GF 2023 et les lumières de B. Blasquez, G. Puig et A. de Chaisemartin

- I - Faire croire, c'est s'éloigner du réel et travestir la vérité.
- II - Mais faire croire a peut-être également un pouvoir de révélation et de transformation du monde.
- III - En réalité, celui à qui l'on fait croire ne serait-il pas dans une certaine mesure actif plutôt que passif ?

I - Faire croire, c'est s'éloigner du réel et travestir la vérité.

C'est duper, camoufler, détourner du réel.

Cela dégrade le rapport à la vérité, brouille la frontière entre être et paraître, illusion et réalité, d'où une condamnation très fréquente.

[A. Comment faire croire ? B. Pourquoi faire croire ? C. Une démarche condamnée moralement, épistémologiquement et politiquement]

A. Comment faire croire ?

1. En ayant l'intention. Faire croire, c'est être capable de tromper

On va interroger la question de l'intention et de la capacité à falsifier des représentations.

■ On peut commencer par se demander si les **animaux** peuvent faire croire. Assurément, ils simulent, ils feignent, ils se camouflent. Mais dans la simulation, la feinte, le camouflage, s'agit-il **d'intention** ou **d'instinct** ?

S'il y a **leurre** et signaux trompeurs, c'est probablement sans **distanciation du réel**. Le caméléon change de couleur, en fonction de ses émotions certes, mais aussi secondairement pour se camoufler, à son insu. Il ne se représente probablement pas le réel avant d'en créer une représentation distincte et trompeuse. Or faire croire, **c'est agir en vue** de susciter une croyance, être capable de se représenter ce que pense autrui. C'est induire en erreur **volontairement**, faire croire faussement.

Ex : Quand l'**opossum de Virginie**, aux États-Unis, sûrement l'imposteur le plus connu, ouvre sa bouche, sort sa langue, vide ses intestins et expulse des fluides malodorants pour convaincre son prédateur qu'il n'est plus bon à manger, il

n'a pas la même représentation du réel que Juliette Capulet ayant calculé à l'aide du frère Laurent comment faire croire à sa mort (**Shakespeare**, *Roméo et Juliette*, 1597). Ce que fait l'opossum, on l'appelle la **thanatose**. Cette simulation de la mort pour échapper à un prédateur est une réaction dans l'immédiateté, pour soi et non pour agir volontairement sur les croyances d'autrui. Il n'est pas le seul animal d'ailleurs à simuler sa mort.

Les **cochons d'Inde** et d'autres espèces de lapins simulent leur mort, ainsi que de **nombreux serpents**, comme le serpent indigo (*Drymarchon couperi*). Parmi les imposteurs de l'air, on compte la Caille du Japon (*Coturnix japonica*), les **poules** domestiques (*Gallus gallus domesticus*) et les **canards** colverts (*Anas platyrhynchos*). Pour feindre leur mort, **certains requins font semblant de remonter à la surface**. S'ils se retournent sur le dos et s'immobilisent pendant un moment, les requins-citrons (*Negaprion brevirostris*) se ramollissent et simulent une respiration laborieuse accompagnée de quelques sursauts. Surtout : on compte parmi les **invertébrés** des dizaines d'animaux pratiquant la catalepsie. C'est le groupe d'animaux qui affiche le plus souvent ce comportement, et de fait, c'est celui que les chercheurs étudient le plus. Par exemple, les **sauterelles pygmées** (*Tetrigidae*), simulent leur mort en étendant leurs pattes dans plusieurs directions. Ainsi, il est très difficile pour les grenouilles de les avaler. (article du National Geographic). Les larves du fourmilion parisien (*Euroleon nostras*), un insecte ailé particulièrement féroce, peuvent faire semblant d'être mortes pendant près de soixante-et-une minutes. À titre de comparaison, Charles Darwin avait observé un coléoptère feindre sa mort pendant vingt-trois minutes. Voici comment ces larves procèdent. Un prédateur, disons un Accenteur mouchet (*Prunella modularis*), remarque un groupe de larves de fourmilion. Il plonge et attrape l'insecte. L'oiseau laisse tomber la larve, comme cela lui arrive fréquemment, et l'insecte fait le mort. « C'est la dernière **chance pour [sauver] sa peau** ».

Ce simulacre de mort **peut plus rarement** être pratiqué **pour se nourrir ou se reproduire**. Par exemple, le mâle de l'araignée. *Pisaurina mira*. Les femelles s'attaquent souvent aux mâles. Ainsi, pour s'accoupler, le mâle ressemble de la nourriture, s'attache à ce petit paquet et simule sa mort. La femelle traîne alors la nourriture mais aussi le mâle, supposé être mort. Lorsqu'elle commence à manger son repas, le mâle revient à la vie et tente de s'accoupler. Le cichlidé d'Amérique centrale, quant à lui, s'étend sur le fond des lacs en prétendant sa mort pour appâter les poissons et autres proies. Lorsqu'un autre poisson s'approche pour mordre sa présumée carcasse, le cichlidé se réveille et attaque. De même, le *Mycteroperca acutirostris*, un poisson que l'on retrouve au Brésil, met en scène sa propre mort pour attirer de jeunes poissons.

Pour rester dans le domaine biologique, quand le corps de la jeune maman enceinte mais en **déni de grossesse** lui fait croire que rien n'a changé, il n'y a pas d'intentionnalité de ce corps. C'est plutôt le psychisme en l'occurrence (inconsciemment, souvent), qui mène à occulter cela (puisqu'une fois la prise de conscience faite, le corps reprend ses droits). Réaction de défense du psychisme (parfois car traumatisme ou difficultés psychologiques). La mère en l'occurrence ne fait pas croire, car elle ne sait pas qu'elle fait croire.

Il existe aussi des signes qui font comprendre quelque chose de réel aux autres, là non plus il ne s'agit pas de faire croire. Le corps laisse apparaître chez l'homme des signes physiques, par exemple du désir : 1. **Musset** « Deux grands yeux languissants, cela ne trompe pas » (*Lorenzaccio*, I, 1). Ces signes physiques ne trompent pas, ils font comprendre.

Idem pour 2. **Laclos** « J'étais si troublée, que je n'osais le regarder. [...] Le cœur me battait si fort [...] Il ne me regardait pas, lui ; mais il avait un air qu'on aurait dit qu'il était malade [...] je sentis que j'allais pleurer aussi » (*Ld*, lettre XVIII de Cécile de Volanges à Sophie Carnay, p. 113-114). Ni Danceny ni Cécile n'ont alors encore appris à feindre.

■ Faire croire, c'est avoir la capacité de mentir

- **Faire croire va plus loin que feindre.** Feindre, c'est commencer un mouvement sans l'achever (feindre de cuisiner un plat, faire tinter les casseroles, mettre un tablier) mais sans aller au bout de l'action, sinon ce n'est plus une feinte. Faire croire, c'est plus que *faire mine de*. On veut vraiment convaincre.

- **Faire croire, ce n'est pas faire.** Faire croire, ce n'est pas changer le réel (sinon, ce serait faire, tout simplement)

- Faire croire, c'est pouvoir **simuler et dissimuler** le réel en **manipulant des signes**. Cela produit une représentation du réel qui fait prendre pour vrai ce qui n'est pas. Seul peut mentir, celui qui sait mobiliser des signes. Il peut affirmer ce qui n'est pas, faire croire qu'est arrivé ce qui n'a jamais eu lieu. C'est souvent, la parole, mais aussi des expressions du visage, des gestes... C'est évidemment une part importante du travail de l'acteur pour se transformer en personnage. Au théâtre, on travaille également costumes, décors voire bruitages.

citation 3 : Laclos : « Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue » (*Ld*, lettre XLIII, de Merteuil à Valmont, p. 264).

Dans un **signe**, il y a le **signifiant** (ex : le mot, un sourire) et le **signifié** (ex : la chose désignée, la joie/sympathie). Le signifié n'est pas toujours observable ; un signe peut en effet désigner une notion abstraite comme l'« égalité » qui ne correspond à aucun objet concret dans la réalité. Si j'emploie des signes, je peux donc faire croire à l'existence d'un signifié qui n'a jamais existé. Je peux créer des fictions, des mensonges (pas sûr que les animaux communiquent sur l'abstraction !) ➤ Lire **fiche Ulysse**

citation 4 : Nietzsche : « le menteur fait usage des désignations valables, les mots, pour faire que l'irréel apparaisse réel » (*Vérité et mensonge au sens extra-moral*).

2. En maîtrisant la parole. Faire croire, c'est souvent un art de la parole

Ceux qui maîtrisent l'éloquence : orateurs, avocats, hommes politiques, acteurs ont le pouvoir de la parole et surtout de ses effets sur l'auditoire. Ils sont très bien placés pour faire croire.

La **rhétorique** (née dans l'Antiquité grecque, art de la parole qui vise à faire croire/bien dire) ne se préoccupe pas du *contenu* de ce que l'on veut faire

croire mais des *moyens* les plus *efficaces* en vue de produire des *effets*, l'objectif étant de modifier les représentations de l'auditoire, d'obtenir une croyance.

NB (B. Blasquez). La rhétorique et les Sophistes, qui peuvent être confondus sur le plan politique, sont nés en Sicile grecque au moment de la chute des Tyrans, c'est-à-dire en même temps que la démocratie. La démocratie rend en effet nécessaire de convaincre le peuple, assemblé pour décider des lois, ou les juges qui doivent dire le droit, les deux n'ayant rapidement fait qu'un à Athènes, puisque c'est le peuple qui exerce la justice. L'apparition de la rhétorique marque en fait le passage d'une parole sacralisée à une parole-dialogue¹. La parole sacralisée du chef, du prêtre, du devin, voire du Dieu lui-même, était détentrice d'une **vérité efficace (alètheia)** qu'on ne pouvait oublier (*a-lèthè*)* ; la parole-dialogue propose au contraire une vérité marquée d'ambiguïté*. La parole sacralisée du prêtre baignait en effet dans la lumière de l'évidence ; elle tirait son efficacité de la confiance (*pistis*) qu'elle engendrait naturellement ; la parole-dialogue au contraire recèle une part d'ombre ; elle ne produit pas spontanément la confiance, mais cherche à l'obtenir : elle doit convaincre. On passe ainsi **de la pistis, qui est confiance en la parole, à la peitho qui est charme et séduction par la parole (timbre de la voix, choix des mots, phrasé, etc.)**. Or, pour convaincre, la *peitho* peut, soit soutenir l'*alètheia*, soit user de l'*apatè* (**tromperie**)*. Avec la rhétorique, aussitôt définie comme un art de convaincre par la parole, le *logos* se fait autonome et forge ses propres lois ; la parole devient un instrument dont des procédés divers et des techniques (*technè*) vont favoriser l'utilisation. Le rhéteur et le sophiste sont des techniciens du *logos**.

citation 5 : « LORENZO : Pas un mot ? pas un beau petit mot bien sonore ? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période autour d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long, et rond comme une toupie ; on rejette son bras gauche en arrière, de manière à faire faire à son manteau des plis pleins d'une dignité tempérée par la grâce ; on lâche sa période qui se déroule comme une corde ronflante, et la petite toupie s'échappe avec un murmure délicieux. On pourrait presque la ramasser dans le creux de la main, comme les enfants des rues » (**Musset**, *Lorenzaccio*, II, 4, p. 91)

On a retenu les noms de Protagoras (env. 490-420 avant J.-C.) et **Gorgias** (environ 480-375 avant J.-C.) : contre un salaire, ces penseurs et professeurs itinérants enseignaient leur connaissances et l'art de la parole aux jeunes Athéniens. Très rapidement cependant, la figure du sophiste s'opposa à celle du philosophe et fut connotée péjorativement. Suite aux critiques des

¹Article d'Aain Malissart, « D'Homère à la rhétorique : un certain art du mensonge », Cahiers d'Études Germaniques, 67 | 2014,63-74.

* tirées de Marcel DETIENNE, *Les Maîtres de Vérité dans la Grèce archaïque*, Paris, Le Livre de Poche

sophistes par Platon, sur lequel nous reviendrons en IC1, le philosophe **Aristote** (384-322 avant J.-C.) opéra une sorte de consensus et reconnut à l'art oratoire sa spécificité : il est le premier à en exposer les grands principes dans un traité intitulé *La Rhétorique*, vers -329-322 (et dont Cicéron reprendra le vocabulaire par exemple).

Trois piliers notés par Aristote :

- *L'ethos* : la crédibilité. L'orateur doit se présenter sous un jour qui inspire confiance (étymologiquement se montrer moral, même racine que *éthique*).
« Si l'orateur veut que sa parole produise la conviction, il doit posséder trois qualités, qui, indépendamment des preuves, sont pour nous autant de motifs qui nous portent à croire. Ces qualités sont la *prudence* (*phronésis*), la *probité* (*arété*) et la *bienveillance* (*eunoia*). (...) Tout orateur qui paraîtra les posséder portera nécessairement la conviction dans l'esprit des auditeurs. » (Aristote) Roland Barthes résume ainsi la pensée d'Aristote : « Pendant qu'il parle et déroule le protocole des preuves logiques, l'orateur doit également dire sans cesse : suivez-moi (*phronesis*), estimez-moi (*arété*) et aimez-moi (*eunoia*). » Moi qui vous parle, j'ai fait de longues études et j'enseigne depuis 10 ans en CPGE (donne l'impression de sérieux et de fidélité, il suffit de paraître les posséder, illusion d'emblée possible). ➤ Les séducteurs Valmont et Lorenzo cherchent à créer une image d'eux-mêmes, un ethos.
- *Le logos* : la logique (langage + raison). Le discours doit être rationnel.
- *Le pathos* : l'émotion. Le message doit susciter de l'émotion et déclencher l'imagination.

Liste de **10 orateurs attiques** célèbres aux -Ve, -IVe siècle : dont Démosthène « l'Orateur », nombreux discours politiques, Isocrate, plus philosophique, Lysias, spécialiste des plaidoyers civils, ou Lysurgue, adversaire de Philippe II de Macédoine comme Démosthène. Isocrate ou Lysias étaient des **logographes**. Le métier d'avocat n'existait pas à Athènes, car un plaignant devait se défendre lui-même au tribunal. On pouvait cependant louer les services d'un logographe, qui écrivait le discours à prononcer.

- Chez les Latins : Au Ie s. av. J.-C. l'avocat et homme politique **Cicéron** a ébloui les Romains par ses discours éloquents.

Quintilien (I^e s.) expose règles rhétoriques afin de bâtir un discours efficace dans *De l'institution oratoire* (= au sujet de la formation de l'orateur).

Selon 3 objectifs : *docere, delectare, movere* (*instruire, plaire, émouvoir*) et en suivant cinq étapes d'élaboration d'un discours (**inventio, dispositio, elocutio, memoria, actio** : trouver les idées, organiser le plan, style & ornementation « tourner ses périodes », les mémoriser, travailler la mise en voix et en gestes « rejeter son bras gauche en arrière » cf. film *Le Discours d'un roi*). Pas de détournement moral envisagé ici contrairement à une œuvre qui sera perdue *Sur les causes de la corruption de l'éloquence* (*De causis corruptae eloquentiae*)

Selon Quintilien, tout discours doit enfin comporter **quatre moments** :

- **l'exorde** (soit l'introduction) avec une *captatio benevolentiae* qui capte l'attention de l'auditoire et suscite sa curiosité et la division (*partitio*) qui annonce le plan du discours
- **la narration** (*narratio*) : exposé des faits, qui doit être sobre, vraisemblable et brève (par exemple dans le cas d'un procès)
- **l'argumentation** (*confirmatio*) se décompose en la proposition, qui définit clairement l'enjeu du débat, l'argumentation, qui expose les arguments et la réfutation des arguments de la partie adverse
- **la péroraison**, soit la conclusion du discours, reprend et résume les arguments, avant d'énoncer un ultime appel à la sensibilité

citation 6: Arthur Schopenhauer dans *L'Art d'avoir toujours raison* (1864) parle de dialectique éristique (= liée à la controverse). « Certains l'ont définie comme étant la logique des apparences, mais cette définition est fautive, sans quoi elle servirait qu'à réfuter des propositions fausses. Or, même quand quelqu'un a raison, il a besoin de la dialectique pour défendre et maintenir sa position. Il lui faut connaître les stratagèmes malhonnêtes afin de savoir comment leur faire face, voire même en faire usage lui-même afin de frapper son adversaire avec ses propres armes ».

Mais accents sarcastiques pour montrer comment prendre l'ascendant sur son adversaire rhétorique (on en reparlera pour la critique morale de la rhétorique).

Exemples de stratagèmes : reprenant parfois expressément les *Topiques* d'Aristote :

- II. jouer sur les mots (si un mot a plusieurs sens, en particulier)
- IV. cacher son jeu (faire admettre par l'adversaire toutes les prémisses de notre raisonnement mais sans qu'il puisse voir à quelle conclusion on l'amène, not. en posant les questions dans le désordre -IX)
- VII. poser des questions à l'adversaire, surtout s'il n'est pas vif d'esprit
- VIII. fâcher l'adversaire en étant injuste ou insolent
- XI. généraliser sur des cas précis (par induction)
- XII. choisir des dénominations favorables ou non selon notre position (galant/adultère, équivoque/salace, protestants/hérétiques, piété/bigoterie, altération/innovation...)
- XIV. clamer victoire malgré la défaite
- XVI. Argument *ad hominem* (attaquer la non-cohérence entre les positions défendues par quelqu'un et sa manière de vivre, même si ce n'est qu'une apparence. Ex : s'il défend le suicide : « Alors pourquoi ne te pends-tu pas ?) XXI ne pas hésiter à répondre à cela par des contre-arguments tout aussi superficiels et sophistiques
- XXV : trouver une exception Par exemple, la phrase : « Tous les ruminants ont des cornes » est réfutée par la seule instance du chameau.
- XXVI : *retorsio argumenti* (retournement fallacieux de l'argument adverse : Par exemple : « Ce n'est qu'un enfant, il faut être indulgent ». Le *retorsio* serait : « C'est justement parce que c'est un enfant qu'il faut le punir, ou il gardera de mauvaises

habitudes. »

- XXVIII : convaincre le public et non l'adversaire (*argument ad auditores* : imitations ou ridiculisation de adversaire devant auditoire)
- XXIX. Lorsque l'on se rend compte que l'on va être battu, on peut faire une *diversion*, c.-à-d. commencer à parler de quelque chose de complètement différent, comme si ça avait un rapport avec le débat et consistait un argument contre votre adversaire.
- XXX argument d'autorité
- XXXI fausse modestie (faire croire qu'on ne comprend pas pour ridiculiser le raisonnement adverse)
- XXXII tactique de l'amalgame des positions adverses avec une théorie discréditée
- XXXIII suggérer que c'est peut-être vrai en théorie mais qu'en pratique ça ne fonctionne pas en contradiction avec la règle de logique *a ratione ad rationatum valet consequentia*.
- XXXIV accentuer la pression sur l'adversaire si on le sent en difficulté même si on n'a pas trouvé la faille, on a sans doute touché un point faible
- XXXV : *argumentum ab utili*, prétendre que les intérêts sont plus forts que la raison
- XXXVI : déconcerter l'adversaire par des paroles insensées prétendument érudites, s'il est habitué à faire semblant de comprendre des choses complexes cela va se voir
- XXXVII : réfuter les fausses démonstrations de l'adversaire
- XXXVIII : devenir insultant, malveillant, malpoli. On pourrait appeler ça un *argumentum ad personam* pour le distinguer de l'*argumentum ad hominem* (à l'époque on risquait le duel d'où l'idée qu'on passe des attaques de l'intelligence à celles du corps) ; garder son sang-froid si l'autre y recourt. Et bien choisir ses adversaires !

➔ Faire fiche types d'arguments, avec not. citations d'Arendt.

NB. « **raisonnement fallacieux** ou **sophisme** » (art de bien dire ms intention mensongère)

// **Laclos** « raisonnements captieux » du vicomte selon la Présidente, lettre LVI p. 199

≠ « **paralogisme** » (raisonnement faux d'un orateur de bonne foi).

3. En jouant sur son autorité. Qui peut faire croire ?

Il existe des positions dans lesquelles il est plus facile d'imposer une croyance fautive et durable à autrui, ce sont les positions sociales **d'autorité** (même si un enfant peut duper ses parents). Nous en avons un peu parlé avec l'exemple de colle sur le texte d'Alain. Redire *Bgs gentilhomme et Emile*.

L'autorité d'une parole vient de ce qu'elle est prononcée par une personne **autorisée** par son statut social à la dire. **citation 7 : Pierre Bourdieu** (1930-2002), *Ce que parler veut dire* : l'autorité advient au langage « du dehors », c'est-à-dire par le biais de rites de passages et de processus d'institutionnalisation intronisant le locuteur désigné comme porte-parole légitime ou incarnation symbolique de l'autorité. Chez Homère, par exemple, on tend à l'orateur un objet, le *skeptron*, qui lui donne le pouvoir de parler au

nom du groupe. D'une certaine façon, ironise Pierre Bourdieu, « le porte-parole est un imposteur pourvu du *skeptron* » (p.107, citation 5). « Le pouvoir des paroles n'est autre chose que le pouvoir délégué du porte-parole, et ses paroles sont tout au plus un témoignage [...] de la garantie de délégation dont il est investi » (p.105). Le sommet de ces paroles qui ont un poids si on est investi d'une autorité est l'exemple **des énoncés performatifs** : "la guerre est déclarée", "La séance est ouverte" : le président de séance ne se contente pas de dire quelque chose : il ouvre la séance ; en disant "Vous êtes licencié", le patron licencie; en disant "je vous déclare mari et femme", le maire fait passer deux célibataires au statut d'époux. Il ne s'agit pas toujours de faire croire quelque chose de faux, évidemment, dans ces situations. Mais on conçoit que ces positions rendent plus facile la manipulation. On croit plus facilement le scientifique, l'économiste, l'artiste récompensé. La plupart n'abusent pas de la confiance qu'on accorde à leur parole (il y a de bons éducateurs ou de bons médecins) mais il existe des charlatans (critiqués par Molière dans *Le Médecin malgré lui*, par exemple).

citation 8 : « **TURBON** : Vous verrez ce qui vous en arrivera. Par le mépris que vous faites de mes remèdes et des bons avis que je vous donne, vous allez tomber dans une suite épouvantable de maux, dans la paralysie, de la paralysie dans l'hydropisie, de l'hydropisie dans la squinancie, de la squinancie dans l'apoplexie, de l'apoplexie dans le plus terrible de tous les maux, selon Aristote, qui est la mort dont l'on ne revient jamais » (Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673, III, 6). La formule *Aristoteles dixit* était un argument d'autorité souvent invoqué par les scholastiques du Moyen Âge.

Michel Foucault parle de "pouvoir-savoir" (*Surveiller et punir*) : il n'y a pas un savoir indépendamment du pouvoir, c'est souvent le pouvoir qui produit ce qu'il faut savoir. **cf 9**

Citation 10 : Arendt souligne le rôle « des hommes ayant reçu la meilleure formation, ceux que l'on retrouve, par exemple, aux échelons les plus élevés de l'administration. Ce sont, selon l'excellente expression de Niel Sheehan, les "spécialistes de la solution des problèmes" ; ils sortaient des universités et de divers instituts de recherche pour entrer dans l'administration, certains solidement armés de l'analyse de systèmes et de la théorie des jeux, et prêts, pensaient-ils, à résoudre n'importe quel "problème" de politique étrangère » (MP, p. 19-20).

Importance aussi du **thème du pouvoir** dans la **citation 11 : Arendt** « "Persuader le monde" ; prouver que "les Etats-Unis étaient un "bon médecin", soucieux de tenir ses promesses [...] ; sauvegarder l'image de la toute-puissance, "notre *leadership* mondial", "nous *comporter* (c'est nous qui soulignons) comme la plus grande puissance du monde" » (MP, p. 29 citant le rapport *The Pentagon Papers*).

Staline qui fait supprimer Trotski des manuels est aussi dans une position de pouvoir. (Arendt VP, p. 294, MP, p. 24).

Ces messages manipulateurs des puissants peuvent passer par autre chose que du langage.

Dans *Lorenzaccio*, comment l'empereur réussit-il le tour de force de faire croire que Florence était restée indépendante et puissante, alors que ses figures d'autorité ne sont en réalité que des hommes de paille ? Sans doute par les **fêtes** somptueuses commentées dès l'acte I, sc 2 par l'orfèvre et le marchand et qui viennent en quelque sorte légitimer cette image.

Cela nous mène tout naturellement à la question, que nous avons déjà effleurée :

B. Pourquoi faire croire ?

1. Pour séduire

Notamment par **désir de plaire**. Chez **Laclos** (citations 12), Valmont le libertin se mue en "saint de village" (lettre IV, p. 85) pour attirer l'attention de la Présidente de Tourvel. La Marquise de Merteuil, elle, si elle veut être reçue dans la société, doit passer pour vertueuse : "il m'a fallu leur faire des cajoleries toute la soirée pour les apaiser : car il ne faut pas fâcher les vieilles femmes ; ce sont elles qui font la réputation des jeunes" (lettre LI à Valmont, p. 187). Le courtisan hypocrite cherche à complaire pour se faire une place dans la société, mais aussi par **narcissisme**. La Tourvel elle-même veut peut-être se flatter elle-même quand elle recolle les morceaux de la lettre du vicomte qu'elle avait pourtant déchirée (lettre XLIV, p. 172).

2. Pour satisfaire ses intérêts

Être malhonnête pour en tirer profit. Quelqu'un connaît-il Renart ou Tartuffe ?

Ex : Dans le roman de Renart, satire sociale écrite au Moyen Âge, on raconte les fourberies d'un renard fripon beau parleur, dont on dira qu'il représente le petit peuple, qui doit mystifier pour survivre. Dans la scène avec les marchands, Renart parvient aussi à duper des hommes non pas pour les attraper, mais pour voler leur marchandise, des anguilles. Ceux-ci reviennent avec un important chargement de poissons dans leur charrette. Dès que Renart les voit, il file, en se dissimulant, pour les devancer, s'allonge au milieu du chemin et fait le mort. Ils le prennent dans la charrette, pensant pouvoir le dépecer pour récupérer sa fourrure. Il mange toutes les anguilles. Mais évidemment, il faut être maître de ruses, car lorsque Renart enseigne ce tour à Ysengrin, celui-ci ne réussit pas et se fait battre par les marchands ! On rappelle que Renart a depuis donné son nom à tous les goupils !

Ex : Tartuffe, *Molière*, 1669. Archétype de l'imposteur. Molière le dépeint comme un faux dévot et un directeur de conscience frauduleux. Il tente de faire croire à toute une famille qu'il est porteur sincère de la parole de Dieu et un modèle de vertu, alors qu'il est impie,

fourbe et ne cherche qu'à dépouiller son hôte, Orgon, de sa fortune. Il est remarquable que Tartuffe n'apparaisse pas au premier acte de la pièce; le lecteur ne fait sa connaissance qu'à travers les tableaux contradictoires peints par les autres personnages (la servante Dorine le présente comme un hypocrite aimant les plaisirs alors qu'il n'est que vertu et piété ausètré aux yeux d'Orgon). Elle fut censurée non seulement pour sa dénonciation de l'hypocrisie sociale, mais aussi car elle menace certaines figures du pouvoir religieux même si c'est extrêmement intéressant de dénoncer l'imposture de certains dévots qui s'appuient sur la religion pour s'emparer des consciences et des fortunes des autres.

Lorenzo conserve une dimension héroïque en ce qu'il n'a aucun intérêt personnel à faire croire qu'il est vicieux. Certes, il s'est mis à aimer le jeu, le vin et les filles mais cela le désole. C'est le cardinal **Cibo** qu'il faudrait plutôt étudier dans ce sens, mais cela évoque la soif de pouvoir et nous mène donc au point suivant.

3. Pour étancher sa soif de pouvoir

Le comploteur dissimule. De l'intrigue au complot, le trompeur qui aspire au pouvoir fait souvent croire qu'il ne fait rien alors qu'il manœuvre sous cape. Il dissimule plutôt qu'il ne simule. Les comploteurs sont des menteurs qui donnent le change, pour renverser ou prendre le pouvoir sans alerter celui qui le possède. cf. Brutus proche de César fomentant son assassinat aux ides de mars -44. Assez proche du cas de *Lorenzaccio* : en fait, il n'aspire pas au pouvoir personnellement mais menace le pouvoir qui ne correspond pas à ses idéaux.

Le dirigeant joue sur les croyances, leviers essentiels de l'action collective. Par elle il peut galvaniser les foules. Le machiavélisme désigne l'attitude d'une personne qui emploie la ruse et la mauvaise foi pour parvenir à ses fins, mais cela vient au départ du penseur politique Machiavel.

13. «Un prince [...] doit savoir bien utiliser la bête, il doit choisir le renard et le lion [emblèmes de l'école des Sciences Politiques]; car le lion ne peut se défendre des filets, le renard des loups ; il faut donc être renard pour connaître les filets, et lion pour faire peur aux loups. Ceux qui veulent seulement faire les lions n'y comprennent rien [**à la politique**]. Donc, un seigneur intelligent ne peut pas tenir sa parole quand cela se retournerait contre lui, et quand les causes qui l'ont conduit à promettre ont disparu [...] Et jamais un prince n'a manqué d'excuses pour cacher son manque de parole ; on pourrait trouver beaucoup d'exemples du temps présent, montrant combien de paix, combien de promesses ont été faites pour rien et annulées par l'infidélité des princes : celui qui a mieux su faire le renard s'en est toujours le mieux trouvé. Mais il faut savoir bien masquer cette nature, être grand simulateur et dissimulateur [...] Il n'est donc pas nécessaire à un prince de posséder toutes les vertus énumérées plus haut ; ce qu'il faut, c'est qu'il paraisse les avoir. Bien mieux :

j'affirme que s'il les avait et les appliquait toujours, elles lui porteraient préjudice : mais si ce sont de simples apparences, il en tirera profit. Ainsi, tu peux sembler — et être réellement — pitoyable, fidèle, humain, intègre, religieux : fort bien ; mais tu dois avoir entraîné ton cœur à être exactement l'opposé, si les circonstances l'exigent. Si bien qu'un prince doit comprendre — et spécialement un prince nouveau — qu'il ne peut pratiquer toutes ces vertus qui rendent les hommes dignes de louanges, puisqu'il lui faut souvent, s'il veut garder son pouvoir, agir contre la foi, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Il doit donc disposer d'un esprit en mesure de tourner selon les vents de la fortune, selon les changements des situations. En somme, comme j'ai dit plus haut, qu'il reste dans le bien, si la chose est possible ; qu'il sache opter pour le mal, si cela est nécessaire. »» Machiavel (philosophe florentin, 1469-1527), *Le Prince*, [1532], chap. XVIII, trad. Gallimard (Folio classiques), 1980.

Communicants distanciés intérieurement de leur discours, comme des comédiens (cf. *Paradoxe sur le comédien*, Diderot, publication posthume 1830, on joue d'autant mieux qu'on ne ressent pas les émotions sur le moment).

Rapprochement entre vie politique et stratégie des publicitaires bien souligné par **Hannah Arendt (n°14)** : de la même façon qu'une publicité influence l'acte d'achat, un discours politique influence un vote. Le politique qui veut le pouvoir doit s'entourer de bons communicants.

□ "Les relations publiques ne sont qu'une variété de la publicité" (MP, p. 17)

□ "Ainsi la prémisse psychologique de la possibilité de manipuler les hommes est devenue l'un des principaux produits en vente sur la marché de l'opinion, l'opinion publique ou celle des spécialistes" (MP, p. 18).

□ "il est peut-être naturel que des dirigeants élus - qui doivent tant, ou sont persuadés qu'ils doivent tant, aux animateurs de leur campagne électorale - croient en la toute-puissance de la manipulation sur l'esprit des hommes et pensent qu'elle peut permettre de dominer réellement le monde" (MP, p. 31)

□ Engrenage. Lien avec le "mythe périlleux de l'omnipotence" (MP, p.56) dans l'absence de limites, de maîtrise et de contrôle observés dans la façon dont la guerre a été conduite par les EU, "arrogance du pouvoir" (MP, p. 57).

Même s'il ne s'agit pas de pouvoir politique, il est clair que les libertins de Laclos cherchent davantage le pouvoir que le plaisir. **Laclos** 15 "Me voilà comme la Divinité" (Merteuil lettre LXIII, p. 211)

C. Une démarche condamnée moralement, épistémologiquement et politiquement

1. Une faute morale

a. L'anathème sur les manipulateurs du langage (Platon)

En lisant Shopenhauer, *l'Art d'avoir toujours raison*, 4 causes des sophismes pouvaient être relevées : malhonnêteté, vanité, pauvreté de réflexion, persistance dans erreur. Le titre lui-même est assez ironique, personne n'ayant toujours raison. On pourrait aussi être tenté de renoncer à la rationalité dans le domaine de l'opinion sous prétexte qu'on peut prouver une chose et son contraire.

La rhétorique a fait l'objet de la défiance des philosophes, à commencer par Socrate et Platon. Dans le *Gorgias*, Socrate cherche à déterminer si la rhétorique est un art et quelle **utilité** elle pourrait revêtir dans la vie politique. Selon lui, la rhétorique fait croire plutôt qu'elle ne fait connaître. Elle fait croire qu'une chose est juste ou injuste, sans en apporter les preuves ou un réel raisonnement logique. Le philosophe la considère donc comme une **pratique sans valeur, puisqu'elle n'apporte pas la vérité**. Pour Socrate et Platon, la rhétorique est **immorale**, en ce qu'elle se sert de l'illusion pour séduire la foule, donnant au **plaisir** plus d'importance qu'au **bien**. [NB Aristote a reçu l'enseignement de Platon mais réhabilite la rhétorique en partie à la génération suivante]. Socrate s'oppose à la vérité **relative** des sophistes en recherchant une vérité pure, **absolue**. Dans le *Théétète* et le *Protagoras* il dialogue avec Protagoras.

Certes, dans les dialogues platoniciens, l'action de donner son avis, de simples **opinions**, est un préalable à l'accès à la **vérité**. Mais les sophistes sont très critiquables selon Platon car ils détruisent la possibilité de tout discours vrai. (Hannah **Arendt**, VP p. 297 :16 « L'antagonisme entre la vérité et l'opinion fut prolongé par Platon (spécialement dans le *Gorgias*) d'un antagonisme entre la communication sous forme de "dialogue", discours approprié à la vérité philosophique, et sous forme de "rhétorique" par laquelle le démagogue, comme nous dirions aujourd'hui, persuade la multitude »).

TEXTE 17 Gorgias : Socrate cherche à faire définir la rhétorique à Gorgias qui ne parvient qu'à montrer la puissance de ses effets au lieu de la définir. Socrate le pousse à reconnaître qu'elle persuade puis qu'elle ne convainc, contrairement aux exigences philosophiques. Puis il cherche à savoir si elle relève d'un art ou d'une série de savoir-faire techniques précis. Condamnation implicite : elle n'achemine pas vers la vérité ; produit de fausses croyances et peut détourner de la vertu.

[Les rhéteurs se contentent des ombres de la caverne. Rappelons que l'artiste en général est pour Platon créateur d'illusion. Il s'en prend aux peintres (on pourrait dresser le parallèle avec les poètes ou ceux qui font des descriptions) qui croient livrer l'essence de la réalité, mais n'imitent que des imitations. Le menuisier qui construit un lit pense à l'idée de lit dont il ne réalise qu'une version imparfaite, mais le peintre qui peint le lit du menuisier s'éloigne encore de l'idée, lit-on dans *La République* où Glaucon donne la réplique à Socrate qui conclut (n°18) :

"l'art de l'imitation est assurément loin du vrai et, apparemment, s'il s'exerce sur toutes choses, c'est parce qu'il ne touche qu'à une petite partie de chacune, et qui n'est qu'un fantôme. Ainsi le peintre, affirmons-nous, nous peindra un cordonnier, un menuisier, les

autres artisans, alors qu'il ne connaît rien à leurs arts. Cependant, pour peu qu'il soit bon peintre, s'il peignait un menuisier et le leur montrait de loin, il pourrait tromper au moins les enfants et les fous, en leur faisant croire que c'est véritablement un menuisier." *La République*, IV^e s. av. J.-C., trad. E. Chambry, Les Belles Lettres, 1932.]

N.B. Il s'agit là d'une critique philosophique, très différente de celle de **l'impuissance des belles paroles** : **Musset 19** « LORENZO : Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron » (Lorenzo à Philippe, III, 3).

b. La condamnation du mensonge (Kant notamment)

i) Le mensonge, un signe de maîtrise ? Nous avons parlé d'Ulysse et de Machiavel, de Lorenzo, Merteuil et Valmont. Il y a des menteurs loués dans l'Ancien Testament (Rahab, Schiphra, et Pua ... des menteuses à vrai dire)

ii) le mensonge, un double discours condamnable

□ ► **L'intention de tromper** justifie la condamnation morale que le mensonge inspire. La **faute** n'est pas de ne pas dire la vérité mais de **ne pas être sincère**.

"Est donc menteur celui qui pense quelque chose en son esprit, et qui exprime autre chose dans ses paroles, ou dans tout autre signe. Quiconque énonce une chose qu'il croit ou qu'il s'imagine être vraie, bien qu'elle soit fausse, ne ment pas.

En effet, il a une telle confiance dans son énoncé qu'il ne veut exprimer que ce qu'il a dans l'esprit, et qu'il l'exprime en effet. Mais bien qu'il ne mente pas, il n'est cependant point irréprochable, s'il croit ce qu'il ne faut pas croire, ou s'il pense savoir une chose qu'il ignore, quand même elle serait vraie : car il tient pour connue une chose inconnue. Ainsi donc mentir, c'est avoir une chose dans l'esprit, et en énoncer une autre soit en paroles, soit en signes quelconques.

C'est pourquoi on dit du menteur qu'il a le cœur double, c'est-à-dire une double pensée : la pensée de la chose qu'il sait ou croit être vraie et qu'il n'exprime point, et celle de la chose qu'il lui substitue, bien qu'il la sache ou la croie fausse. D'où il résulte qu'on peut, sans mentir, dire une chose fausse, quand on la croit telle qu'on la dit, bien qu'elle ne soit pas telle réellement; et qu'on peut mentir en disant la vérité, quand on croit qu'une chose est fausse, et qu'on l'énonce comme vraie, quoiqu'elle soit réellement telle qu'on l'énonce, car c'est d'après la disposition de l'âme, et non d'après la vérité ou la fausseté des choses mêmes, qu'on doit juger que l'homme ment ou ne ment pas. On peut donc dire que celui qui énonce une chose fausse comme vraie, mais qui la croit vraie, se trompe ou est imprudent, mais on ne peut l'appeler menteur, parce qu'il n'a pas le cœur double quand il parle, qu'il n'a pas l'intention de tromper, mais que seulement il se trompe" (**Augustin d'Hippone** *De mendacio*, III, 3, 5, 14 (+395))

□ **Condamnation religieuse** (et catégorique !) du mensonge, loin de toute casuistique.

« L'esprit de piété porte toujours à parler avec vérité et sincérité ; au lieu que l'envie et la haine emploient le mensonge et la calomnie [...] Quiconque se sert du mensonge agit par l'esprit du diable. » (**Blaise Pascal**, *Les Provinciales*, Lettre XI du 18 août 1656)

► Je suis dès lors très surprise de lire sous la plume d'Hannah **Arendt** : "le zoroastrisme excepté, aucune des grandes religions n'a inclus le mensonge en tant que tel, à la différence du faux témoignage, dans son catalogue de péchés mortels[.] C'est seulement avec l'apparition de la morale puritaine, qui coïncide avec celle de la science organisée dont le progrès devait être assuré sur le ferme terrain de la confiance en l'absolue sincérité de tous les savants, que les mensonges furent considérés comme des infractions sérieuses" (VP, p. 296). Il est vrai que **la science rend également redoutable le mensonge**. Il est vrai que le Décalogue mentionne le faux témoignage. Cependant les églises chrétiennes ont très vite condamné le mensonge par exemple, le diable (diviseur) étant appelé par Jésus père du mensonge (Jn 8,44)

□ **Le mensonge réprouvé**. Pour **Kant**, faire croire quelque chose de faux, mentir, est toujours un mal. Lorsque l'on fait le mal on **obéit à une maxime qu'il est impossible de généraliser**. Mentir est ainsi une manière de s'extraire de l'humanité et rend la paix sociale impossible. Cela est incompatible avec le concept de parole qui suppose la sincérité du locuteur

□ "Et pourrais-je bien me dire : tout homme peut faire une fausse promesse quand il se trouve dans l'embarras et qu'il n'a pas d'autre moyen d'en sortir? Je m'aperçois bientôt ainsi que si je peux bien vouloir le mensonge, je ne peux en aucune manière vouloir une loi universelle qui commanderait de mentir; en effet, selon une telle loi, il n'y aurait plus à proprement parler de promesse, car il serait vain de déclarer ma volonté concernant mes actions futures à d'autres hommes qui ne croiraient point à cette déclaration ou qui, s'ils y ajoutaient foi étourdiment, me paieraient exactement de la même monnaie : de telle sorte que ma maxime, du moment qu'elle serait érigée en loi universelle, se détruirait elle-même nécessairement. » (Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785)

♦ Idée proche chez **Montaigne** : "En vérité, mentir est un vice abominable, car nous ne sommes des hommes et nous ne sommes liés les uns aux autres que par la parole. Si nous en connaissions toute l'horreur et le poids, nous le poursuivrions pour le châtier par le feu, plus justement encore que d'autres crimes. Je trouve qu'on perd son temps bien souvent à châtier des erreurs innocentes chez les enfants, très mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actes inconsidérés, qui ne laissent pas de traces et n'ont pas de suite. Mais mentir, et un peu au-dessous, l'obstination, me semblent être ce dont il faudrait absolument combattre l'apparition et les progrès : ce sont chez les enfants des vices qui croissent avec eux" (Montaigne, *Les Essais*, I, IX, 1580)

► Seule la parole peut lier les hommes entre eux, il ne faut donc pas fausser ce moyen de communication // **Arendt** : " Quand nous sommes convaincus que certaines actions sont pour nous d'une nécessité vitale, il n'importe plus que cette croyance se fonde sur le mensonge ou la vérité ; la vérité en laquelle on peut se fier disparaît entièrement de la vie publique, et avec elle disparaît le principal facteur de stabilité dans le perpétuel mouvement des affaires humaines. » (*MP*, p. 17)

iii) pour autant, il faut éviter le fanatisme de la vérité

□ **On ne doit la vérité qu'à celui qui va selon toute vraisemblance en faire bon usage.** Benjamin Constant répond expressément à Kant qu'il existe des mensonges pieux, honorables. "Dire la vérité est un devoir. Qu'est-ce qu'un devoir? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui. Voilà, ce me semble, le principe devenu applicable." (CONSTANT, B., *Des réactions politiques*, VIII,1797)

► Pour protéger la vie d'un ami recherché par un assassin par exemple. L'assassin qui s'exclut de la sphère du droit en voulant tuer n'a pas droit à la vérité. Ainsi, livrer en pâture sur les réseaux sociaux des informations vraies est-il tjs exemplaire ? Attention à l'intention de celui qui demande l'information : Contextes particuliers, comme celui, pendant la Seconde Guerre mondiale, où un prisonnier refusait de dire à la Gestapo où se cachaient des juifs. Dans ce cas-là, il ne s'agit pas d'un mensonge car l'interrogateur ne cherchait pas à grandir dans la vérité mais à tuer. Schiphra et Pua ne disent pas la vérité au Pharaon car il veut tuer des enfants (Ex 1 15-21) Usage pédagogique ou médical du « faire croire ». Donner à un enfant malade toutes les données médicales le concernant n'a probablement pas d'intérêt.

Faire croire à une opinion peut être ainsi bon ou mauvais selon les motivations du sujet . Rousseau est (pour une fois) assez nuancé, et on peut le laisser conclure :

□ "C'est uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie et détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper, et l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare et difficile qu'on puisse avoir cette certitude ; aussi est-il difficile et rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour autrui est calomnie, c'est la pire espèce du mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction" (Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, IV (1782)

iv) et d'ailleurs, la politique a souvent été considérée comme un cas à part

Même Platon fait une place au cas du mensonge **par les dirigeants**.

□ "Il n'y a donc pas de raison pour que Dieu mente ? – Il n'y en a pas. – Par conséquent la nature démonique et divine est tout à fait étrangère au mensonge. – Tout à fait, dit-il. [414b-c] — Mais c'est un fait qu'il y a aussi la vérité, et que nous devons en faire le plus grand cas ! Car, si nous avons eu raison de dire tout à l'heure que, en réalité, tandis que la

fausseté est inutilisable par les Dieux, elle est utilisable par les hommes sous la forme d'un remède, il est dès lors manifeste qu'une telle utilisation doit être réservée à des médecins, et que des particuliers incompetents n'y doivent pas toucher. — C'est manifeste, dit-il. — **C'est donc aux gouvernants de l'État qu'il appartient, comme à personne au monde, de recourir à la fausseté, en vue de tromper, soit les ennemis, soit leurs concitoyens, dans l'intérêt de l'État ; toucher à pareille matière ne doit appartenir à personne d'autre.** Au contraire, adresser à des gouvernants tels que sont les nôtres des paroles fausses est pour un particulier une faute identique, plus grave même, à celle d'un malade envers son médecin, ou de celui qui s'entraîne aux exercices physiques envers son professeur, quand, sur les dispositions de leur corps, ils disent des choses qui ne sont point vraies ; ou bien encore envers le capitaine de navire, quand, sur son navire ou sur l'équipage, un des membres de cet équipage ne lui rapporte pas ce qui est, eu égard aux circonstances, tant de sa propre activité que de celle de ses compagnons. — Rien de plus vrai, dit-il. (*République*, II 382ce – III 414bc (-380))

□ De même pour Thomas d'Aquin : dans tous ses écrits il rejette l'idée qu'on puisse faire un mal pour un bien mais il note que **le pouvoir public** peut tolérer un moindre mal, pour éviter un mal plus grand, mais sans faire lui-même ce mal. Celui qui tolère le mal n'est pas celui qui le fait. Pour l'appliquer à notre propos, le pouvoir public peut laisser croire, non faire croire. "Un sage législateur passe sur les petites transgressions pour en éviter de plus grandes" (*Somme théologique*, Ia IIae, 101, 3 ad.2)// "Le gouvernement humain dérive du gouvernement divin et doit le prendre pour modèle. Or Dieu, bien qu'il soit tout-puissant et souverainement bon, permet néanmoins qu'il se produise des maux dans l'univers, alors qu'il pourrait les empêcher, parce que leur suppression supprimerait de grands biens et entraînerait des maux plus graves. Ainsi donc, dans le gouvernement humain, ceux qui commandent tolèrent à bon droit quelques maux, de peur que quelques biens ne soient empêchés, ou même de peur que des maux pires ne soient encourus. C'est ce que dit S. Augustin : " Supprimez les prostituées et vous apporterez un trouble général par le déchaînement des passions. " Ainsi donc, bien que les infidèles pèchent par leurs rites, ceux-ci peuvent être tolérés soit à cause du bien qui en provient, soit à cause du mal qui est évité." (*Somme théologique*, IIa IIae, 10, 11)

► on comprend d'autant mieux l'acuité des questions que soulève H. Arendt

2. Une liberté entravée

Perversion des manipulateurs qui agissent à l'insu de leurs victimes. Valmont et Merteuil se délectent de tirer les ficelles. Faire croire à la victime qu'elle seule reste le sujet de son action alors qu'elle est "agie" sans le savoir. Marionnettes. Dans les sectes, les membres endoctrinés estiment avoir choisi librement leur croyance et s'entêtent à y rester (film *Les éblouis de Sarah Suco*, 2019, combat d'une jeune fille pour échapper à l'emprise de la communauté de la Colombe).

Réaction de dépit du dupé lorsqu'il s'en rend compte : sentiment violent de trahison et d'injustice, passions tristes, désir de vengeance. Négation de la liberté.